

It's only rock and roll but I like it !...

Lorsque, sur scène, Jagger interprète *Love in Vain* avec Richards à la guitare *slide*, c'est un peu de leur engouement le plus intime qui remonte à la surface, l'époque adolescente où ils s'imprégnaient religieusement de l'original de Robert Johnson, où le bluesman, avec sa voix éraillée, s'escrimait sur une guitare de fortune. C'était un enregistrement râpeux, sans fioriture aucune. Oui, mais aussi avec un feeling démentiel, quelque chose d'irrésistible pour ces jeunes amateurs anglais.

Un demi-siècle plus tard, ils sont toujours là, portant les flammes de ce rock and roll teinté de blues et de rhythm and blues qu'ils aiment tant, une passion si dévorante qu'elle a l'effet d'un élixir de jeunesse. Il suffit d'assister à un concert des Stones pour que s'inscrive à jamais dans la mémoire cette sensation d'avoir été convié, le temps d'une pause éphémère, dans un mystérieux éden où de surnaturelles créatures côtoient des pirates au long cours, une terre parallèle insensible aux lois qui régissent la nôtre.

D'année en année, les Stones repoussent les limites de l'inévitable au revoir. Ils sont plus qu'un groupe ; ils sont une ligue des gentlemen extraordinaires qui a lancé un défi

au temps. Voilà 50 ans déjà que Jagger, Richards et leurs comparses font un pied de nez aux modes, aux blancs-becs qui voudraient hâtivement les déloger ou aux vaniteux détracteurs de passage. Leurs gesticulations et fanfaronnades ne décrochent qu'un sourire amusé sur le faciès de Keith. Qui peut se targuer d'aligner une telle brochette de morceaux mythiques : « Jumpin' Jack Flash », « Sympathy for the Devil », « Angie », « Start Me Up » ?... Les groupes qui ont visité autant de styles différents, du reggae de « Hey Negrita » aux accents country de « Far away Eyes », du blues à l'ancienne de « You Gotta Move », de la dance avec « Miss You », sans oublier les ballades médiévales telles que « As Tears Go By » ne sont pas légion. Ils ont accumulé tant de morceaux, tant de trophées musicaux, tant de refrains associés à l'histoire récente, ils se sont insinués dans les souvenirs de tant de générations qu'ils représentent davantage qu'un groupe. Ils sont une légende.

La longévité du groupe les a amenés à affronter toutes sortes de situations et à les maîtriser. En octobre 1981, Prince, qui ouvrait un concert pour les Stones, s'est plaint de ce que deux boîtes de conserve avaient été jetées sur la scène et a expliqué alors qu'il ne voulait plus se produire devant un public. Jagger s'en est amusé et a répondu que, pour sa part, il avait vu des milliers de cannettes balancées sur lui et que, si Prince voulait jamais être une tête d'affiche, il devait se préparer à cela !

Il demeure qu'il ne suffit pas de continuer d'exister pour conserver les faveurs du public. Il n'est pas rare, lorsqu'on se balade dans la France profonde, de découvrir qu'une des stars d'hier se produit le samedi soir dans une salle de bal et attire à lui quelques centaines de spectateurs trop heureux qu'on leur offre une distraction teintée de nostalgie. Les Stones n'ont rien à voir avec cela. C'est un groupe qui inscrit encore régulièrement ses albums dans le Top 5 mondial, ne serait-ce qu'avec les rééditions telles que *Exile on Main*

Street en 2010, et qui joue à guichets fermés dans des stades accueillant les fans par milliers ou dizaines de milliers.

Quelle est la recette d'une popularité toujours aussi intacte ? En premier lieu, la présence d'un chanteur hors pair, capable d'un phrasé que l'on rencontre rarement chez les artistes blancs. Un chanteur qui saute et danse avec inventivité, avec une énergie digne d'un athlète olympique. Mick Jagger apparaît par ailleurs comme un individu clairvoyant, intellectuellement brillant, débordant de charme personnel, avec une mixture de qualités contradictoires qui forment un délicieux pot-pourri : il est à la fois ambitieux, malin, guille-ret, attentionné... L'apport de Keith est tout aussi majeur. Cet individu naturellement peu porté à se mettre en avant est un amoureux transi de la musique noire, capable d'un enthousiasme juvénile vis-à-vis des musiques qu'il adore, avec une aptitude à aspirer intelligemment ce qu'il écoute pour créer des formes originales et redoutablement efficaces.

Outre ses qualités de compositeur, Richards a le don de concevoir des riffs imparables, qui instantanément accrochent, happent et grisent l'auditoire. Qui plus est, le travail de duettiste qu'il effectue avec son placide compère Ron Wood est jubilatoire, rien de moins. Le soutien rythmique qu'effectue le débonnaire Charlie Watts ne saurait être négligé tant il est émaillé des subtilités dont peut être capable un passionné de jazz avéré.

Antithèse de ce que pourrait être une rock star, Watts apparaît comme un individu décalé, sans compromis, tout en se montrant amène dans les rapports humains. Réserve mais aimable, Bill Wyman, le bassiste du groupe jusqu'en 1993, complétait avec élégance le lot en apportant une ossature solide et maintes suggestions avisées. Il a été remplacé par un homme de l'ombre, Darryl Jones, qui accomplit sa tâche avec ce qu'il faut de swing maîtrisé. Ajoutons à cela les apports de seconds couteaux tels que le saxophoniste Bobby Keys ou les indispensables choristes, et nous obtenons un spectacle à nul autre pareil. À tel point que les artifices

(fumigènes, poupées gonflables et autres jeux de miroir), s'ils sont appréciables, demeurent accessoires par rapport à la performance musicale.

Il y a un autre élément que l'on ne saurait négliger. Les Rolling Stones sont généralement présentés comme « le plus grand groupe de rock and roll du monde ». Or, un tel qualificatif est trop réducteur. Leur musique embrasse un territoire bien plus vaste que le simple idiome du rock.

Leurs racines sont ancrées dans la musique noire, celle des bluesmen qui égrenaient leurs plaintes sur le bord du Mississippi tout en s'accompagnant d'une simple guitare, et dans les saccades de la soul music de Chicago. Elles vont parfois chercher leur fièvre dans les musiques tribales de l'Afrique, certains morceaux accueillant des percussions et chants dignes des gospels.

Dès les premières heures du quintette (au nombre de six avec leur pianiste), Jagger a chanté avec un phrasé qui évoquait davantage Otis Redding qu'Elvis Presley. Lui-même dira volontiers qu'il n'a jamais supporté la musique strictement blanche ! On ne saurait être plus clair quant à ses affinités. Et dès lors que le groupe se conforme à cet idiome, il est immense, authentique et distille invariablement une infernale séduction, que ce soit sur l'album *A Bigger Bang*, qui a accompagné la tournée de 2006, ou sur leur premier opus enregistré en 1963 !

Le creuset du blues

Les groupes britanniques du début des années 1960 étaient sous influence. Pour les Beatles et de nombreux groupes catégorisés sous le nom de Merseybeat, la référence était un groupe vocal américain, les Everly Brothers, créateurs de chansons mettant en valeur leurs harmonies vocales. Si les grands noms du rock, tels Elvis Presley et Little Richard, ont influencé leur répertoire, l'essentiel du style de ces formations anglaises était trempé dans les mélodies pop.

Mick Jagger, Keith Richards et Brian Jones avaient nourri leurs âmes à un autre élixir. S'ils adulaient eux aussi les rockers comme Chuck Berry, la musique qu'ils affectionnaient par-dessus tout était celle des bluesmen noirs de Chicago, comme Muddy Waters, ou ceux de Louisiane, comme Slim Harpo, dont l'atmosphère était plus paresseuse. La ville de Londres commençait doucement à se peupler de circuits faisant connaître cette musique, âpre ou plaintive, avec un style de guitare et des harmonies particulières. Toutefois, seul un tout petit nombre de connaisseurs fréquentaient de tels lieux.

Étudiant en sciences économiques, le jeune Mick Jagger retrouve un jour le guitariste Keith Richards qu'il connaissait lors de son enfance, et tous deux découvrent qu'ils partagent cette même passion. Un soir, au Ealing Club de Londres, un lieu de ralliement des amateurs de notes bleues, ils sont estomaqués par la performance d'un brillant guitariste, Brian Jones. Ils découvrent bientôt que ce frêle ange blond est à l'aise sur de nombreux instruments.

Lors d'une autre soirée, Cyril Davies, l'un des organisateurs du Ealing Club, met Jagger et Richards au défi de monter sur la scène. Épaulés pour l'occasion par un dénommé Charlie Watts, ils s'enhardissent alors à interpréter un morceau de Chuck Berry. Grand amateur de jazz, Watts tient régulièrement la batterie dans le groupe Blues Incorporated d'Alexis Korner, un homme qui s'acharne à faire connaître le blues en Angleterre. Les gesticulations de Mick Jagger interpellent Cyril Davies, et il s'avise à en faire les louanges à Alexis Korner. Peu après, Jagger participe de temps à autre au Blues Incorporated.

Brian Jones est alors le plus ambitieux du lot. Dès 1962, il a formé un premier groupe de blues en compagnie d'un pianiste recruté par annonce, Ian Stewart. Jagger et Richards joignent la formation en compagnie de leur ami d'école Dick Taylor qui assume la basse. Charlie Watts n'étant pas disponible, un dénommé Mick Avory est à la batterie. Sous le nom

« The Rolling Stones », inventé à la hâte par Brian Jones à partir du titre d'une chanson de Muddy Waters, ils donnent leur premier concert au Marquee Club le 12 juillet 1962. Le second a lieu au Ealing Jazz Club le 28 juillet.

Grisés par ce qu'ils éprouvent à jouer ensemble la musique qu'ils adorent, Brian, Mick, Keith et leurs compères répètent sans relâche et développent un répertoire mêlant l'énergie du rock avec la hargne du blues. Ils puisent leur répertoire dans celui de Bo Diddley comme de Chuck Berry, ce qui aboutit à un son original.

— À l'origine, personne ne jouait notre type de musique en Angleterre. Personne, affirme le pianiste Ian Stewart.

À l'origine, les Rolling Stones ne souhaitent pas qu'on les considère comme un groupe de rock, estimant que leur musique relève davantage du courant appelé « rhythm and blues » (plus tard rebaptisé R&B). La ferveur qu'ils mettent à faire connaître leur moyen d'expression a quelque chose d'« évangélique » pour reprendre les termes de Jagger. La musique qu'ils jouent est composée de reprises des bluesmen et, par chance, elle semble attirer le public une fois qu'on lui donne la chance de se faire entendre.

Quant à savoir jusqu'où cela pourrait aller, nul ne peut alors l'affirmer. Keith a confirmé qu'à cette époque, l'une de leurs ambitions était de « brancher » les gens sur le blues et a comparé leur attitude à celles de disciples : s'ils parvenaient à faire apprécier Muddy Waters, Jimmy Reed, Howlin' Wolf et John Lee Hooker d'un grand nombre de gens, leur mission était accomplie, et ils n'en demandaient pas plus. Brian Jones a donné la même version :

— Nous voulions que tout le monde adore nos idoles.

Son attitude était même sans concession au sujet d'une telle musique : si le public aime, c'est pour le mieux. Si, toutefois, il n'aime pas, cela ne fait absolument aucune différence. Une telle intransigeance a engendré une allure sauvage et coriace qui allait devenir leur marque de fabrique.

Les débuts du groupe sont âpres, leurs maigres revenus leur permettant à peine de subsister. Ils se retrouvent le plus clair du temps dans un appartement délabré, déniché par Brian Jones au 102, Edith Grove. Les Rolling Stones se donnent un an pour réussir, estimant que, s'ils échouent, au moins ils n'auront rien à déplorer par la suite.

— Nous ne voulions pas passer une vie à regretter lorsque nous regarderions en arrière, a témoigné Jones.

Comme ils sont sans le sou, leur activité essentielle consiste à jouer pendant que Mick suit ses cours à la London School of Economics. Brian Jones et Keith Richards développent ainsi, des heures durant, un jeu hyper sophistiqué à deux guitares.

— Nous écoutions beaucoup Jimmy Reed et Muddy Waters. Dans leurs morceaux, deux guitares s'emmêlent, l'une autour de l'autre. Brian et moi avons tellement joué ces morceaux de blues que nous connaissions les deux parties de guitare. Donc, nous les jouions d'une façon (l'un en *lead*, l'autre en accompagnement) et puis nous échangeons soudainement nos rôles. Nous opérons toujours de cette manière aujourd'hui. Les Rolling Stones sont fondamentalement un groupe à deux guitares. C'est ainsi que nous avons démarré. Et le secret, s'il y a un secret derrière le son des Stones, c'est la façon dont les deux guitares travaillent ensemble, déclarera par la suite Keith Richards au magazine *Crawdaddy*.

La formule autour de laquelle évoluent les Stones n'a pas son pareil sur le sol britannique. S'il est courant de voir des musiciens de jazz s'essayer à jouer du blues, personne n'a encore tenté de mélanger l'âpreté de cette musique qui évoque les souffrances du peuple noir avec l'énergie du rock. Il s'ensuit une situation singulière. Le public jazz est opposé à cette forme de musique, et les Rolling Stones doivent souvent batailler pour obtenir un concert. Pour eux, le rhythm and blues est une forme de jazz qui suppose la présence d'une section de saxophones. Un groupe avec deux guitares et une basse est apparenté à du rock and roll, un

genre dont les puristes du jazz ne veulent même pas entendre parler. Les Stones doivent donc se battre pour faire écouter leur musique qui, à la base, ne séduit ni les amateurs de jazz ni les amateurs de pop music. Ils savent toutefois une chose : si l'occasion leur est donnée de se faire entendre, ils emportent inévitablement l'adhésion du public. Si nécessaire, leur capacité d'indifférence à l'animosité externe est impressionnante. Ils peuvent débarquer sur une scène, jouer face à une foule apparemment hostile et tenir bon.

Il est vrai qu'une fois sur une scène, les Stones sont fantastiques. Ils dégagent quelque chose d'électrique. Chacun joue son rôle et semble contrôler ce qu'il effectue. Jagger joue avec le public comme Presley a pu le faire lors de ses premières années. Ceux qui vont les voir reviennent sidérés et attirent d'autres spectateurs.

Bien qu'il ait lui-même été un vétéran du jazz et du blues, Alexis Korner a été leur premier admirateur et il a rapidement perçu le potentiel de ce groupe particulier.

L'inévitable percée

À partir de décembre 1962, la demande pour les Stones progresse. Ils décrochent une bonne quinzaine de concerts pour le mois. C'est à cette époque qu'ils recrutent Bill Wyman à la basse, impressionnés qu'ils sont en premier lieu par le matériel d'amplification de ce personnage beaucoup plus âgé qu'eux. Un mois plus tard, le batteur Charlie Watts, qu'ils ont longtemps convoité, mais dont ils ne pouvaient s'offrir les services, se laisse tenter. Le premier concert des Stones au complet – tels qu'ils demeureront durant les années 1960 – a lieu le 12 janvier 1963 au Ealing Club.

L'année 1963 est marquée par la montée en puissance d'un groupe de Liverpool, les Beatles, qui inscrivent le premier numéro un d'une longue liste de singles en février. Au cours du même mois, à Richmond, un quartier de Londres, le responsable du Crawdaddy Club, Giorgio Gomelsky, s'éprend

du blues rock pur et dur des Stones. Cet émigré russe, qui est demeuré un anticonformiste militant, place les Stones à l'affiche des soirées de son club et s'acharne à les soutenir et à les promouvoir. Ils drainent progressivement un public de plus en plus large vers le répertoire blues jusqu'alors limité à une audience modeste.

C'est à partir du Crawdaddy que leur réputation de groupe culte se développe, même s'ils jouent dans d'autres endroits du Londres nocturne. Rapidement, le message circule : le groupe qu'il faut aller voir à tout prix s'appelle les Rolling Stones ! Le Crawdaddy peine bientôt à engranger tous les spectateurs qui tentent d'assister à leurs concerts. Si Brian Jones apparaît alors comme le leader au niveau de la direction musicale, Mick Jagger se distingue par le spectacle qu'il donne à lui seul dans l'espace restreint qui lui est réservé.

À partir de mai 1963, un jeune manager aux dents longues, Andrew Oldham, prend en main les Rolling Stones. Après leur avoir obtenu un contrat chez Decca, il leur fait enregistrer à la hâte un single plutôt banal, « Come On », qui rapidement les place dans le Top 50 britannique. Oldham perçoit toutefois le risque qui pourrait exister à ce que les Stones apparaissent comme une énième déclinaison des ultrapopulaires Beatles. Il a alors l'idée de positionner les Stones en réaction au groupe de Liverpool.

Puisque les Beatles sont polis, bien habillés et d'un relationnel agréable, les Stones se doivent d'apparaître rebelles, vêtus de façon négligée, un brin canaille. L'opposition factice ainsi développée fonctionne auprès des médias et contribue à faire parler d'eux. L'image projetée par les Stones suscite la colère de certains journaux conservateurs. Dans un numéro du *Daily Mirror*, le président du syndicat des coiffeurs les traite d'affreux personnages. Ailleurs, on peut lire qu'un proviseur de lycée a refusé l'entrée à 11 élèves coiffés comme Mick Jagger.

L'engouement populaire est en route. Lors de la tournée qu'ils effectuent en octobre en première partie d'un groupe

fort populaire, les Everly Brothers, pour la première fois, les Rolling Stones ne parviennent pas à sortir d'un théâtre tant la foule qui les attend est immense.

De nombreuses adolescentes craquent pour le look de ces garçons impertinents. S'ils ont commencé par faire l'ouverture du show, leur popularité devient telle qu'ils aboutissent bientôt en première partie. Au bout de six semaines, les Everly Brothers eux-mêmes doivent se rendre à l'évidence : ce sont les Stones que réclame la majorité du public. Leur premier album qui sort en janvier 1964 se vend rapidement à 100 000 exemplaires et confirme que leur musique opère une séduction à grande échelle.

Un parfum de scandale

Le 1^{er} juin 1964, les Stones débarquent à New York pour une tournée américaine. Les Beatles, qui les ont précédés de quatre mois, ont fait une conquête express du continent à la suite de laquelle ils ont aligné cinq singles dans le Top 5 américain.

Les comptes rendus de la tournée américaine accentuent la réputation sulfureuse de la bande : à Broadway, leur hôtel est assiégé par les fans, à Chicago leur conférence de presse est interrompue par la police pour des raisons de sécurité... Pourtant, Jagger, Jones, Richards et leurs collègues sont avant tout émus de fouler le sol où est née la musique qu'ils adulent. Ils découvrent au passage qu'elle a évolué avec les disques de Marvin Gaye, Wilson Pickett ou James Brown, qui s'imprègnent de ces nouveaux courants.

Les 10 et 11 juin, ils se rendent aux studios Chess de Chicago (comme d'autres iraient en pèlerinage) afin d'y enregistrer quelques morceaux. Ils y font la rencontre de plusieurs des musiciens qu'ils vénèrent, tels Muddy Waters, Chuck Berry, Willie Dixon et Buddy Guy.

S'ils se montrent sincères et appliqués lorsqu'ils jouent du blues, les Stones ont rapidement compris le potentiel média-

tique qu'ils peuvent tirer à cultiver l'image provocante et décomplexée souhaitée par Andrew Oldham. Fin juin, alors qu'ils viennent de rentrer à Londres, ils sont invités à l'émission *Juke Box Jury*. En s'affalant sur le plateau, ils déroutent le présentateur de l'émission au moment où il s'avance pour les présenter. Qu'importe, puisque l'enjeu en vaut la chandelle. Quelques jours plus tard, ils ont eu le plaisir de découvrir que leur 45 tours « *It's All over Now* », une reprise de Bobby Womack, est numéro un en Angleterre.

Leur parcours de l'Europe est touché par un parfum de scandale. À Blackpool, le 24 juillet, le concert tourne en petite émeute. Les Stones découvrent, estomaqués, des milliers de filles déchaînées qui crient à s'époumoner comme elles le font d'ordinaire pour les Beatles. Une bande d'Écossais ivres s'introduisent sur les lieux, jouent des coudes pour s'approcher du bord de la scène, puis se mettent à cracher sur le groupe, les forçant à prendre la poudre d'escampette. Une scène similaire se produit le 8 août dans le vieil opéra de La Haye, où les spectateurs saccagent les lieux (les Rolling Stones ne parviennent à demeurer sur scène que durant sept minutes). Dans le parc de Lord Bath, 200 spectateurs s'évanouissent. Des dégâts matériels sont recensés après leur venue à La Haye. Pour couronner le tout, ils y mettent parfois du leur. À Bruxelles, reçus par un diplomate anglais, ils font scandale en réclamant des frites. La tournée d'automne 1964, en Europe et aux États-Unis, les voit jouer devant des salles bondées de jeunes déchaînés.

Les frasques des Rolling Stones, relayées par le miroir déformant des journaux, font office de promotion à grande échelle. *Melody Maker* place en couverture ce titre qui va demeurer célèbre : « *Laisseriez-vous votre sœur sortir avec un Rolling Stone ?* »

L'hystérie et les excès qui sont associés au quintette ne sont pas toujours du goût de Jones, Richards ou Watts, qui préféreraient qu'on les identifie davantage à des musiciens de blues rock.